

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

À suivre...

Volume 18, Number 3 (105), May-June 1976

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/30929ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

(1976). À suivre..... *Liberté*, 18(3), 100-107.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1976

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

A suivre

LE JARGON DE CERTAINS tenants des sciences humaines peut porter à confusion : on se croit au théâtre où s'agitent de précieuses ridicules, on est en fait en plein champ de guerre. Car ce jargon est une arme qui sert à imposer une pensée. Dès que vous acceptez, pour les fins de la discussion, d'employer le vocabulaire propre à une discipline (ou à une idéologie) vous avez perdu la bataille, si vous vouliez la gagner.

Acceptez que les pays pauvres soient des « pays en voie de développement » et vous voilà comptable de la Banque mondiale. Acceptez que créateur soit remplacé par producteur et vous voilà à l'usine.

Amener l'ennemi sur son terrain, c'est le forcer à parler comme soi. Les assimilations culturelles ne se font pas autrement.

J. G.

.....

IL Y AURAIT, SELON LE N.Y.R.B., une explication relativement simple à l'anti-sémitisme des Soviétiques : il serait ontologiquement impossible à un Russe de faire du mal à un autre Russe, ce mal ne pouvant venir que *d'ailleurs*.

En URSS on prend pour acquis que le Russe étant intrinsèquement bon, il lui faut, à ses côtés, un citoyen intrinsèquement mauvais si l'on veut expliquer les difficultés éco-

nomiques par exemple, et ce sera le juif, l'étranger, qui assumera les failles des plans quinquennaux.

La belle famille !

C'est ce même étranger qu'un député québécois, Camille Samson, dénonçait comme avorteur des jeunes Canadiennes françaises. C'est ce même étranger qu'un editorialiste québécois, Gérard Pelletier, dénonçait en 1963 comme instigateur du premier Front de libération du Québec. C'est ce même étranger que l'on crut tuer rue Sherbrooke quand William O'Neil sauta sur une bombe : francophone peut-être, il portait un nom anglais et André Laurendeau ne réussit pas à lui faire des obsèques nationales.

Quelle famille !

.....

L'IDEOLOGIE NATIONALE TIENT (comme en URSS), qu'un Québécois *ne peut* vouloir du mal à un autre Québécois. Il faut, pour les petits chaperons rouges que nous sommes, un méchant loup juif, américain, anglophone, capitaliste, étranger...

C'est ce qui explique le traumatisme violent du scénario d'octobre 70. Quoi ? Des Canadiens français avaient *pour des idées politiques* tué un de leurs semblables ?

Les Québécois ne reprendront goût à la vie que quand ils sauront clairement que ce ne fut pas pour des idées politiques que le ministre fut assassiné, mais que cette histoire aurait pu se retrouver en page 3 de *La Presse*.

Alors seulement pourrions-nous chercher à nouveau un juif coupable.

J. G.

.....

LA CONSTRUCTION des Jeux Olympiques aura donc donné lieu à de fameux échanges de sottises. Voilà-t-il pas que Monsieur Pepin, chef syndicaliste, bien heureux à l'occasion de se faire élire par des organismes internationaux, déclare à la télévision d'Etat que l'accident ayant coûté la vie à deux ouvriers est dû à la « technologie étrangère ». Boufre ! J'ai peur que nous n'ayions de technologie locale que pour la ré-

duction de l'eau d'érable ! Pour le reste : la cravate à Pepin, les cheveux coupés à Pepin, les micros à Pepin et le syndicat à Pepin sont dus à une technologie étrangère... Si les chefs syndicalistes se mettent à faire du racisme, ça va être difficile d'être syndicaliste !

J. F.

.....

CLAUDE-JEAN DEVIRIEUX possède l'agressivité et la fougue des grands journalistes. On l'imagine très bien dévoilant le scandale du Watergate ou l'affaire Lockheed, car il ne mange pas ses mots et n'a peur de rien ni de personne.

Mais hélas, aucun Watergate ni aucun Lockheed ne s'est présenté à lui jusqu'à ce jour. Aussi, délaissant les grands sujets, fait-il servir son talent à nous alarmer sur des questions plus quotidiennes. On l'a vu, l'année dernière, au 60, s'introduire dans les CEGEP, comme Giscard d'Estaing chez les retraités, et aller mesurer sur place, en posant lui-même les questions, l'ignorance de notre jeunesse. Nous fûmes stupéfaits.

L'autre jour (1er juin), encore au 60, c'est contre le joul qu'il a tourné ses foudres sacrées. En moins de vingt éblouissantes minutes, il nous a démontré hors de tout doute les monstrueuses conséquences du joul : pensée sclérosée (aisément observable dans les CEGEP, dans les théâtres et chez l'homme de la rue), passivité politique (comme le prouve, par contraste, le gauchisme des gens de Passy qui, c'est bien connu, ne parlent pas joul), et même, tenez-vous bien, atrophie du cerveau (le reportage venait d'ailleurs juste après celui de Daniel Pinard sur les maladies mentales congénitales). Stupéfaits, nous le fûmes donc derechef.

Et nous le restâmes quelque temps. Le temps, en fait, de réfléchir, non au joul, mais à la manière dont le reportage-démonstration avait été conduit. Toutes sortes de spécialistes avaient été réquisitionnés, car, comme on le sait, rien ne vaut les spécialistes patentés pour convaincre les pauvres téléspectateurs béats que nous sommes. Il y eut donc le grand Piaget — avec une mise en scène parfaitement réussie : l'entrée solennelle dans la salle de conférence, l'enlèvement non moins so-

lennel de la cape, la coiffure einsteinienne, la pipe de la sagesse ; il y eut aussi le savant américain, avec la barbe, l'ordinateur et les statistiques d'usage ; on eut même droit à un professeur de Laval, grand farfelu souriant qui nous montra, baguette en main, que nous prononçons comme des primitifs. Comment ne pas être persuadé par un tel déploiement de science ?

Mais il y eut surtout un mélange total des problèmes : la phonétique confondue avec le vocabulaire, le langage avec la « richesse du tissu cérébral », etc. Et aussi, un silence à peu près complet sur certains aspects plus embarrassants de la question : par exemple, aucune définition du « joul » (qu'on pouvait prendre aussi bien pour un dialecte, un accent, une méconnaissance de la grammaire) et rien sur les conditions sociales et économiques de la langue, tout étant ramené à une affaire de développement mental ou intellectuel des individus.

Donc, chers lecteurs, parlez bien. Sinon, gare à votre cerveau. Vous risquez de devenir des Nègres — comme le montrait aussi cet extraordinaire reportage.

F. R.

.....

FERNAND CADIEUX est mort ce printemps, discrètement, louangé par les uns et les autres du *Devoir*. Sa mort (nous y viendrons tous) ne devrait pas nous empêcher de rappeler que Fernand Cadieux fut le conseiller d'Ottawa dans des scénarios qui desservirent le Québec, depuis la proposition d'austérité des années 1968 jusqu'à ce grand coup d'octobre 1970.

Avec ses yeux enfoncés dans la tête, son air éternellement épuisé, sa petite taille, son refus de conduire des voitures, sa lecture rapide et ses manies catholiques jansénistes, Fernand Cadieux fut à Pierre E. Trudeau cette éminence grise que tout jéciste rêve d'être.

On dit que son fantôme hante les corridors sombres du Château Laurier, enchaîné à celui de C. D. Howe. Y aurait-il une justice dans l'autre monde ?

J. G.

.....

JE NE PEUX RESISTER au plaisir de réciter la phrase que Clément Perron (cinéaste) attribue à son collègue Georges Dufaux : « On peut dire qu'il existe de par le monde, aujourd'hui, une dizaine de grands cinéastes. Le seul problème c'est qu'au moins cinq d'entre eux travaillent à l'O.N.F. » On pourrait ajouter que les huit autres ($5 + 8 =$ une dizaine) sont des Québécois de l'entreprise privée. Pas étonnant qu'on ait un cinéma aussi extraordinaire.

Ceci dit c'est le plus humble, Georges Dufaux, qui aura fait cette année le film le plus extraordinaire : « Au bout de mon âge ».

J. G.

.....

EN FRANCE, d'après Denise Bombardier (La Voix de la France — Robert Laffont), les émissions littéraires de la télévision sont les seules où l'on aborde les sujets politiques. A l'occasion d'un livre, critiques et auteurs remettent en question les structures sociales et les idées reçues. Je pense qu'il ne faut pas chercher plus loin l'explication de l'absence totale d'émissions littéraires à la télévision de Radio-Canada. La Société ne peut courir le risque, les libéraux étant au pouvoir à Ottawa et Québec, d'inscrire à son horaire des émissions littéraires. Ce qui tendrait à prouver que la censure politique est plus efficace au Canada qu'en France. Car pas plus ici que là-bas n'y a-t-il des émissions politiques à la télé. Mais au moins les Français respectent le prétexte de la littérature.

J. G.

.....

TRUDEAU ET BOURASSA sont les Masters et Johnson de la politique : ils veulent nous apprendre comment on doit aimer en Canada. En fait le fédéralisme (qu'importe s'il est rentable) est une idéologie qu'ils opposent à l'individualisme. Il faudrait accepter de se perdre (ne pas contrôler l'immigration c'est se perdre dans l'autre) pour satisfaire à une notion d'universalisme qui se vivrait exclusivement au fédéral. Ils imaginent l'individualisme comme une aberration égotique que recouvre l'indépendantisme... C'est étrange pour les

libéraux. A moins que Trudeau et Bourassa ne soient pas libéraux ?

J. G.

.....

LE MUSIC-HALL DU « JOUR » : les difficultés du « Jour » viennent de ce qu'il n'ose pas encore être vraiment lui-même, s'assumer comme on dit, en d'autres mots : être librement mal écrit sur à peu près n'importe quoi mais surtout le music-hall. Son « Cahier Vie et Culture » lui montre pourtant la voie depuis longtemps en consacrant sa première page, la plupart des photos et le gros du texte aux diseuses, chanteurs de genre, illusionnistes, imitateurs, etc. Quand on accorde à Diane Dufresne une pleine page quatre semaines de suite, on exprime une tendance sinon une politique. Ce qui est regrettable, c'est d'avoir peur et de s'arrêter en chemin. Pourquoi ne pas confier l'éditorial à Bruno Dostie ? Il pourrait être remplacé à « Vie et Culture » par Lise Payette assistée de Claude Beausoleil pour les courses. Le journal avait pourtant eu une saine réaction en cessant très tôt de recourir à ces intellectuels compliqués et à mille milles du peuple que sont François Ricard, Alain Pontaut, Jean Marcel, Jacques Godbout. En fait, la mission, le destin du « Jour », ce n'est pas de remplacer « le Devoir », mais « Echos Vedettes ». Entre Claude Ryan et le Père Gédéon, un peuple ne risque pas d'aventures.

A. B.

.....

« WRITERS NEED MIDDLE-CLASS APPROVAL TO SUCCEED » ... Je ne sais plus qui a dit cela lors d'un colloque des Sociétés savantes, mais voilà un beau sujet de réflexion pour un colloque d'éditeurs ! Et si les éditeurs organisaient un colloque des écrivains québécois plutôt qu'une foire ridicule à la gloire du brave Patenaude ? Et si Léon Z., qui avait été secrétaire toute sa vie et rêvait d'une présidence, était nommé d'office Président de la Classe Moyenne ? Avec son approbation les écrivains verraient s'ouvrir les chemins de la réussite ! Voilà ce qui s'appelle faire de la gestion du personnel à la japonaise, je crois.

J. G.

.....

A LA PRESSE, le dernier (en date, si on veut) des chroniqueurs de poésie vous a décousu à belles dents les *Courtepointes* de Miron. Celui-ci a la faiblesse impardonnable d'être un poète lisible. S'il faut maintenant que tout le monde se mette à lire les poètes, qu'allons-nous devenir, nous, théoriciens-praticiens de l'écriture révolutionnée ? comment allons-nous pouvoir écrire *pour* le peuple (qui est ininstruit) et *sur* le peuple (qui a le dos large) ?

J. B.

.....

NOTRE SYNDICALISME affine sa stratégie. Louis La-berge aurait décidé de faire la grève de la faim. Et Michel Chartrand, celle du silence. Et Yvon Charbonneau, celle de l'intelligence, pour un temps illimité (à la grande satisfaction de l'exécutif de la C.E.Q.). Quant à Marcel Pépin, il hésite ; il attend d'avoir lu le dernier éditorial de Claude Ryan. A Québec, le Cabinet des ministres se réunira d'urgence ; Bourassa va soumettre à l'Assemblée Nationale un projet de loi d'exception pour empêcher ces grèves tout à fait illégales.

J. B.

.....

L'ECRIVAIN, pour les produits de son travail, n'est pas payé ; il est récompensé (et encore !). D'où les prix, les bourses, les subventions ; et les contrats-types d'édition, qui ne sont pas des contrats, mais des pactes de cession à sens unique.

Au témoignage de Catulle Mendès (*Le Figaro*, 2 novembre 1902), Baudelaire, « durant vingt-six années de laborieuses existence, avait gagné environ un franc soixante-dix centimes par jour », de quoi se payer un paquet de cigarettes. Voilà quelques décennies, un éditeur français eut la brillante idée de lancer une collection intitulée : « De quoi vivaient-ils ? » Il s'agissait d'examiner par le menu détail la condition matérielle des écrivains. Après un *Voltaire* et deux ou trois autres titres, l'éditeur mit fin à l'aventure. La collection ne faisait pas ses frais.

On attend toujours les travaux qui donneront une idée claire et précise des problèmes économiques de la littérature (et des arts). Là se trouvent la racine des questions idéologi-

ques et l'amorce des analyses socio-politiques. Il est sans doute plus facile et moins fatigant de dépister les virgules vaguement idéalistes et de compter les coups de brosse réactionnaires...

Mais, saviez-vous que le subjonctif plus-que-parfait et que le vermillon teinté de cinabre traduisent une inspiration nettement néo-bourgeoise ? Alors, hein ? ne nous distrayons pas de l'essentiel avec ces histoires de petits sous. Tenons-nous-en au dépistage des structures sémantico-cryptographiques et tout sera beaucoup plus simple.

J. B.

.....

LA QUINTESSENCE de notre civilisation du progrès, vous pouvez la toucher du doigt si vous vous intéressez à la bicyclette. Le bel instrument que c'était... il y a quelques années ! Aujourd'hui, on ne vous vendra que ceci : des vélos avec dix vitesses et sans aucun garde-boue. Les dix vitesses, bien sûr, sont parfaitement inutiles, fonctionnent rarement, et se bloquent à qui mieux mieux. Les garde-boue, eux, seraient indispensables — s'il y en avait encore. Vous prenez de plein fouet, en avant et en arrière, sur jambes, cuisses, fesses, bras, tout ce que les roues soulèvent : poussière, boue, cacas, tickets de métro. Changeant de vitesse, vous râclez les pignons, perdez la chaîne, bloquez un câble. C'est l'arrêt crotté de rigueur. Ah, le beau printemps moderne !

J. F.

.....

IL Y A AU QUEBEC, paraît-il, soixante-trois (63) hebdomadaires de sesse. Incroyable, mais vrai. Oh bien sûr, ils paraissent un peu au hasard et n'ont d'hebdo que le nom. Mais le spectacle d'une vingtaine d'entre eux, côte à côte, sur une tablette de l'épicerie d'Amos, ou de la « tabagie » de la Main vaut son pesant de lardons — lardons que personne n'aura d'ailleurs, car à voir les choses de sesse qui y sont décrites, le danger de procréation est à peu près nul.

J. F.

CETTE CHRONIQUE A ÉTÉ RÉDIGÉE PAR ANDRÉ BELLEAU, JACQUES BRAULT, JACQUES FOLCH, JACQUES GODBOUT, FRANÇOIS RICARD.